

# Notes de lectures de Georges Leroy du "Nouvel An 2008"

★★☆☆★ L'attribution des étoiles est relative au sujet lui-même, mais elle peut aussi comporter des aspects négatifs... *le diable porte pierre*. Si l'appréciation porte davantage sur le fond que sur la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme.

**Note :** *La qualité des textes de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau.*

## L'amour du français



★★☆☆☆

**Alain Rey**

Denoël, 314 p., 18 €

Il est bien connu que plus le sujet est délicat plus les affrontements sont sensibles. Et les querelles picrocholine divisent les derniers soldats du dernier carré... mais on ne se rend pas!

Ils sont nombreux aujourd'hui, les Cassandre qui prédisent l'agonie imminente du français. Ou, tout au moins, ceux qui se plaignent d'un recul de leur langue, qu'ils rêvent pure, claire, universelle, éternelle, riche d'un vaste et incomparable vocabulaire. Et ils ont raison. Cependant, l'antienne à propos du déclin du français est aussi vieille que celui-ci: déjà au XVIIe siècle on redoutait l'influence néfaste... de l'italien. Or le français, selon l'auteur, est bien une sorte de créole, qui s'est lentement imposé comme une langue majeure en combattant le latin tyrannique après être passée par les stades du roman et du vieux français. Le génie de la langue, comme l'auteur, aime le rappeler, c'est le produit de son histoire, notamment de toutes ses évolutions. Non sans malice, l'auteur se

range à l'avis du Cygne de Cambrai, contre celui de Malherbe: on appauvrit la langue à vouloir l'épurer. Il convient d'encourager son expansion en tous sens. Le linguiste tend, ici, la main à ceux qui, de Rabelais à Céline, des écrivains baroques aux modernes terminologues, ont contribué à ses vertus les plus précieuses: sa richesse et sa mobilité.

## L'audience, rituels et cadres spatiaux



★★★☆☆

**Jean-Pierre Caillet  
et Michel Sot**

Picard, 302 p., 35 €

La notion d'audience, telle qu'elle est abordée dans ce volume, s'entend de toute tenue d'assemblée ou réception solennelle mettant en présence des personnages de statut supérieur et des subordonnés ou demandeurs. Les motivations peuvent en être d'ordre politique, judiciaire ou religieux principalement. Il n'est guère besoin d'insister sur le caractère essentiel de ce processus en tant que clé d'un ample volet des rapports humains: cela pour la consolidation des hiérarchies, la définition des normes de comportement ou de pensée, et même

l'instauration d'un authentique dialogue entre corps sociaux ou ressortissants de divers états ou factions. Il est apparu que les travaux récents en archéologie et histoire de l'art sur les salles d'audience, rejoignent les recherches des historiens frottés d'anthropologie sur les rituels politiques, perçus principalement à travers les sources littéraires et juridiques. C'est donc dans une perspective d'anthropologie historique que s'inscrit ce recueil d'études d'un colloque international tenu à l'université de Nanterre qui, de manière équilibrée, s'attache à prendre en compte les différents aspects suivants: les intervenants de l'audience (qualité, circonstances, objectifs); les protocoles et usages qui régissent ou accompagnent l'acte, en particulier le banquet; le lieu de l'audience (le site, l'édifice ou à ciel ouvert, le mobilier, la décoration...).

## Calendrier chrétien.



★★★☆☆

**Jean Chélini**

Picard, 140 p., 19 €

Pour apprivoiser le temps, les hommes l'ont divisé en périodes égales et successives: années, mois,

semaines, jours. Ainsi est né le calendrier. Chaque civilisation a produit le sien. Les civilisations se repèrent à partir de l'événement fondateur. Les Romains dataient depuis la fondation de Rome, 754 avant J.-C. Nos lointains ancêtres ont décidé de marquer l'*initium* de leur temps, l'année 0 à partir de laquelle tout a commencé, à la naissance du Christ. Donc notre ère commence à la naissance du Christ. C'est pour cela que pendant longtemps, encore aujourd'hui quelquefois, on dit *anno Domini*, en l'an du Seigneur, l'an de l'incarnation, l'an de grâce. Il y a un avant, un après. La naissance du Christ marque une rupture, l'entrée dans un monde nouveau, une nouvelle conception du temps. C'est le temps de l'histoire du Salut.

Ce livre voudrait donc nous faire prendre conscience que notre existence est rythmée par le calendrier chrétien. Les Églises l'ont façonné, en incorporant des éléments antérieurs juifs et païens. Si Pâques commande l'année liturgique, l'Avent et le cycle de Noël l'inaugurent, la Toussaint nous réunit aux saints du ciel et Carnaval précède Carême! Que signifient ces fêtes chrétiennes, quelle influence ont-elles sur nos vies, pourquoi chaque jour a son cortège de saints qui nous servent de références et de modèles? À la différence des Anciens qui croyaient au retour de l'âge d'or, après l'âge de fer, et à la différence des bouddhistes ou des hindouistes qui vivent dans un temps cyclique sans commencement ni fin, l'irruption du Christ dans le temps des hommes, son incarnation ont marqué le début de notre Histoire, qui désormais avance sans cesse et marche vers son accomplissement. Le Christianisme a marqué une rupture avec le temps circulaire. Nous vivons désormais dans un temps linéaire.

Vécu au quotidien par tous ceux qui habitent notre pays, ce calendrier est un puissant levier d'intégration sociale. Portant avec lui ces souvenirs de notre histoire accrochés par la chronologie, il contribue fortement à l'identité et à la cohésion nationales. Un livre clair et tonique.

## Aux larmes citoyens, 1789-1815.



★★★☆☆

**Claude Mossé**

Le Rocher, 248 p., 18 €

Quelles leçons le citoyen peut-il tirer du passé d'une démocratie moderne? «Je ne souhaite rien d'autre que la possibilité de m'exprimer en toute indépendance. Lorsqu'il s'agit de regarder l'histoire de notre pays, je veux librement, mais sans malveillance, combattre les impostures que nous avons acceptées comme histoire légitime», tel est le postulat de l'auteur. Sans exclusion, il craint que dans l'avenir, nos sociétés ne soient pas meilleures que celles d'hier ou d'aujourd'hui. Ce n'est pas être pessimiste que de se vouloir lucide et inquiet. Ainsi, pourquoi nos contemporains se réclament-ils sans cesse de la Révolution qui aurait, depuis plus de deux siècles, illuminée notre société? Les faits, rien que les faits démontrent qu'il n'en est rien. Cet essai en apporte des preuves indiscutables, car les textes authentiques sont les meilleurs témoins. Ainsi archives à l'appui, avec des témoignages d'auteurs et des récits d'historiens, l'auteur parcourt les années 1789-1815 qui, selon lui, contrairement aux idées reçues, ont plongé la France dans un bain de sang pendant un quart de siècle.

Dans ce texte incisif, accessible à tous, Claude Mossé s'attaque à l'exploitation inacceptable de la Révolution française. Outre le parallèle permanent entre l'imposture de l'héritage révolutionnaire et les dangers encourus par la démocratie du

XXI<sup>e</sup> siècle, l'auteur éclaire ces années de despotisme et d'anarchie. En effet le tournant du XVIII<sup>e</sup> est à inscrire parmi le plus douloureux passé de la nation française. La tyrannie n'est pas tombée le 14 juillet 1789. Les intellectuels des Lumières n'ont fait que définir les attributs d'une démocratie. Les prophètes révolutionnaires ne pouvaient qu'enfanter la dictature impériale. C'est en hommage à ceux qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle, ont dénoncé les excès de l'absolutisme, qui pouvaient mener des innocents au gibet, que l'auteur s'autorise à pousser ce "coup de gueule".

## Chiïtes et sunnites



★★★☆☆

**Serge Lafitte**

Plon, 126 p., 13 €

Que sont exactement le chiïsme et le sunnisme: des mouvements contradictoires, des confessions rivales, des évolutions différentes d'une religion? Quels rapports entretiennent-ils avec l'islam? Et qu'est-ce qui oppose, avec toujours plus de violence, chiïtes et sunnites? Face à ces interrogations brûlantes, le but de ce livre est de proposer des réponses accessibles au grand public, tout en offrant une compréhension profonde des deux grandes confessions musulmanes et de leurs différences. Il s'agit, à travers un retour historique sur la fondation du sunnisme et du chiïsme et un regard géopolitique sur leurs champs d'influence, de montrer comment le conflit entre sunnites et chiïtes a toujours été à la fois religieux et politique. On trouvera ainsi l'explication la plus claire des tensions actuelles au Moyen-Orient, qui renouvellent un antagonisme sé-

culaire entre ces deux confessions de l'islam, augmenté par le choc de la modernité.

## Chrétiens d'Orient sur la route de la soie



★★★★☆

**Sébastien de Courtois**

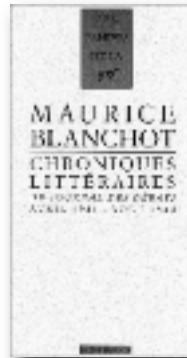
Table ronde, 366 p., 22 €

Au printemps 2003, en Turquie orientale, Sébastien de Courtois entend pour la première fois parler des Nestoriens. Cette communauté aurait joué un important rôle d'évangélisation à l'aube du christianisme. De retour à Paris, de savantes lectures confirment au jeune auteur que ces chrétiens d'Orient auraient même franchi les mers, les montagnes et les déserts, pour se lancer à la conquête spirituelle de la Chine, huit siècles avant les premiers jésuites ! Dès lors l'auteur décide de suivre leur trace en reprenant le chemin qu'ils ont jadis emprunté sur la route de la Soie.

Sur ces chemins il répondra aux questions suivantes. Reste-t-il aujourd'hui des membres de cette communauté ? Comment ces hommes, aux premiers siècles de notre ère, ont-ils pu pénétrer l'empire du Milieu ? Pour ressentir au plus près ce qu'ont dû éprouver ces ambitieux pèlerins, l'auteur décide d'avalier les quinze mille kilomètres de pays turc, iranien, turkmène, ouzbek, kirghize et chinois uniquement par voie terrestre. Le périple devient quête initiatique. Tour à tour récit de voyage et d'investigation où de belles rencontres se tissent dans des décors grandioses, roman d'aventures entre rendez-vous clandestins, tempêtes de sable et trésors enfouis, mais

aussi document où l'histoire ancienne se mêle à l'actualité des pays traversés, ce texte est multiple. Il demeure avant tout le témoignage ardent d'une formidable épopée.

## Chroniques littéraires.



★★★★☆

**Maurice Blanchot**

Gallimard, 667 p., 30 €

Célèbre pour son refus des photographies, éloquent par son rejet des interviews, Maurice Blanchot, cet homme de l'effacement fut violemment engagé à la fin des années 1930 puis au sortir des années 40, passant de droite à gauche. Le parcours de Blanchot a été l'objet des interprétations les plus variées. Certains spécialistes ont voulu le ramener à l'unité en affirmant que Blanchot resta toujours idéologiquement un « terroriste ». Son œuvre obscure serait la continuation de la terreur par d'autres moyens : une impatience de l'absolu, incapable de suivre les discontinuités et les nuances du réel. Mais n'est-ce pas une divination à l'envers que d'octroyer à l'homme cette cohérence complète ? D'autres séparent radicalement l'œuvre et l'engagement, affirmant que la première est essentielle, et le second négligeable. Mais l'existence a-t-elle moins de poids que les livres ? Et l'écrivain s'absente-t-il entièrement de son texte ? D'autres encore voudraient le blanchir à travers sa conversion de l'extrême droite à l'extrême gauche, comme si celle-ci n'était que bonne intention, et celle-là tout entière exécutable. Or, la rhétorique déballée en 1936 contre Blum, l'écrivain soi-disant « voué au silence de la littérature », il la déploie à nouveau, en

1958, de manière non moins haineuse, contre De Gaulle. En mai 1968, Blanchot se veut de toutes les manifestations et participe à des comités d'actions regroupant étudiants et écrivains, comités qu'il conçoit alors comme une forme de communauté supérieure, s'opposant à toute organisation. Alors il s'enflamme pour ce qu'il appelle un « communisme d'écriture ». À la fin de l'année, cependant, il rompt avec ses amis révolutionnaires. Après celle du nationalisme, Blanchot a cru à la « coïncidence remarquable » du communisme avec la littérature. La radicalité impossible dans la cité semble ne plus pouvoir s'accomplir que dans le livre. Avec les années 70, il entre dans une période de mutisme.

Si la discussion sur les engagements du critique est si difficile, c'est qu'elle brise un mythe tenace, celui de l'écrivain oracle, toujours dissident qui résisterait à toutes les errances du monde. Mais une telle confusion du politique et du littéraire ne peut conduire qu'à l'aveuglement. Le génie littéraire ne fait pas de nous des saints. Et la force poétique n'a rien à voir avec cette prudence politique qui exige le sens aigu des médiations historiques et institutionnelles. C'est d'ailleurs la tentation totalitaire de reconstruire la société comme on écrit sur une page blanche. Si la littérature offre une résistance, ce n'est jamais directement dans le champ politique, mais indirectement, en s'élevant au-dessus de lui. Le parcours de Blanchot rassemble toutes les contradictions des lettres françaises au XXe siècle, d'un extrême à l'autre, et de l'engagement le plus féroce au plus extrême détachement.

Dans la préface, Richard Millet le représente comme un « veilleur définitif, exemplaire ». Il ne s'agit donc pas ici d'exhumer un texte à scandale pour remettre en cause une vénération légitime. Il s'agit plutôt de se laisser interroger plus avant par le parcours d'un homme que ses épigones ont trop vite fait de ramener à quelque grand prêtre du livre à venir. Les admirables chroniques des années 1941-1944 témoignent de son premier re-

tournement. Elles parurent dans Le Journal des débats, alors maréchaliste. Blanchot y dépose chaque semaine des recensions d'une grande acuité littéraire sur Michaux, Jarry, Bloy, Dhôtel... Son écriture proche de la poésie échappe à la censure. Il revient sur les auteurs de l'époque comme sur les géants des siècles passés. Il élabore chemin faisant diverses théories (sur l'écriture, la littérature...).

### Le club des cancre.



★★★★☆

**André Dhôtel**

*La table ronde, 104 p., 13,50 €*

« L'hiver illuminait la salle de classe où les élèves de cinquième traduisaient l'histoire des oies du Capitole ». Ainsi commence le court récit: longue nouvelle ou petit roman? Souvent cité par Dhôtel lui-même, mais quasiment inconnu de ses lecteurs, ce texte, jamais édité en volume, est paru dans une livraison de la revue du Mercure de France, le 1er mai 1949. Or, dès le 3 octobre 1939, Paulhan écrivait à Dhôtel: 'Prêtez-moi bientôt 'Le Club des cancre'.' Cette œuvre à la fois modeste et majeure était donc achevée. Mais, pour les adultes, la drôle de guerre a commencé. Pour les cancre amateurs de canulars d'un collège de Normandie proche de la mer, c'est l'heure de la fugue. Il s'agit en somme de se découvrir un destin au bout d'une pérégrination qui va mener trois collégiens jusque dans les monts du Jura, à la recherche d'une vieille parente improbable digne de recevoir quelques confidences et de comprendre l'appel du hasard et de la liberté. Dans ce court et lumineux récit, il y a tout Dhôtel: paresse éblouie,

goût de l'aventure, confiance et insoumission. Et cette ironique leçon de morale: « il y a un dieu pour les cancre ».

### Consommateur si tu savais



★★★★☆

**Alain Bazot**

*Albin Michel, 284 p., 18 €*

Comment les banques ligotent la bourse du consommateur? Comment les opérateurs de mobiles organisent une fausse concurrence? Comment l'agroalimentaire n'alimente qu'un marché de dupes? Comment la liberté de choix n'en a que les apparences? Comment le consommateur peut-il décoder une information qui crée de la confusion sur les contrats de vente et les étiquettes? Que valent réellement les biens et services que nous consommons: juste prix ou vaste arnaque? Comment le consommateur peut lutter pour exiger plus de transparence et de rigueur de la part de prestataires qui tondent le mouton citoyen en toute saison? Comment enfin réajuster les rapports de force à son profit? Ce vaste champ de réflexions et d'actions, Alain Bazot, président d'*UFC-Que Choisir*, le mène depuis trente ans avec détermination. Professeur de droit et militant, il a réussi à remporter quelques victoires significatives au sein de son association sur la téléphonie mobile, la banque, l'agroalimentaire et la cosmétique sanitaire moins écologique qu'elle ne se vend. Au-delà d'un brillant constat, cet ouvrage a le mérite d'éclairer tous les consommateurs que nous sommes, avec intelligence et humour. Une autre manière de critiquer notre société de consommation et les abus des *marketeurs*.

### Décrire et peindre



★★★★☆

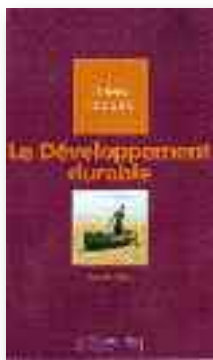
**Gilbert Dagron**

*Gallimard, 300 p., 29,5 €*

Gilbert Dagron aborde dans cet essai les questions fondamentales qui furent au cœur de la crise iconoclaste des VIIIe et IXe siècles et de l'art byzantin; débat qui n'a pas eu lieu en Islam. Peut-on, théologiquement, représenter le Christ, à la fois homme et Dieu? Où doit s'arrêter le culte rendu aux saintes images? Comment l'homme, créé à l'image de Dieu, s'intègre-t-il dans cette vision verticale du visible et de l'invisible? Les réponses ne sont pas, ou pas seulement, religieuses. Elles sont à chercher dans la philosophie de la représentation de l'Antiquité finissante, dans les rapports entre un certain type de portraits peints et les mots codés de la description physique, dans une réception qui fait d'une image schématique le support de visions et de rêves, dans le passage de l'historique à l'imaginaire.

Reprenant et complétant la matière de plusieurs études qui se sont échelonnées sur plus de vingt-cinq ans, l'auteur byzantiniste cherche à montrer la part d'iconoclasme qui subsiste dans le portrait iconique après que les théologiens eurent célébré le « triomphe des images », et les raisons qui poussèrent quelques grands initiateurs de la peinture moderne (Kandinsky, Matisse) à se réclamer de l'icône byzantine. Il prend appui sur une iconographie choisie – mosaïques et peintures, monnaies, manuscrits illustrés –, autant de témoins d'une riche culture qui fut et reste l'un des modèles de l'esthétique européenne.

## Le développement durable



★★☆☆☆

**Assen Slim**

*Le Cavalier bleu*, 126 p., 9 €

Année après année, les enquêtes d'opinion attestent que la notion de développement durable se diffuse de plus en plus largement au sein de la population. Mais une telle popularisation ne signifie pas, tant s'en faut, que la notion soit bien maîtrisée. La définition qui en est donnée est bien souvent approximative. Des confusions se maintiennent, parfois. La mondialisation est incompatible avec le développement durable ; « Le développement durable, c'est un développement au rabais pour les pays du Sud » ; « C'est la couverture morale des entreprises »... Au total, ce sont près d'une quinzaine d'idées reçues que l'auteur passe en revue selon le principe désormais bien établi de cette collection des éditions du Cavalier bleu, non sans omettre d'en rappeler préalablement la genèse et les principes. C'est dans les années 80, que la notion émerge en réponse à des constats préoccupants (constat d'échec, installation de la peur). Si la production mondiale augmente, les inégalités demeurent. Par ailleurs, les gaz à effets de serre ajoutés aux catastrophes naturelles sont venus rappeler le coût de la croissance économique sur le plan environnemental. Popularisée par le rapport Brundtland publié en 1987 et le premier Sommet de la terre organisé en 1992 à Rio, le développement durable vise précisément à concilier la poursuite de la croissance économique avec la protection de l'environnement et les principes d'équité sociale. Autant

dire l'inconciliable. Pourtant, l'auteur ne cache pas son intérêt pour cette approche qui revient à faire travailler ensemble une pluralité d'acteurs aux intérêts pas toujours convergents (gouvernements, organisations internationales, entreprises, ONG...) non sans du même coup contribuer à l'émergence d'une société-monde. Sur un plan disciplinaire, elle encourage le dialogue entre les sciences humaines et les sciences dures. Même si l'auteur dit ne pas chercher à convaincre les opposants au développement durable, ce livre ne laissera pas insensibles les plus sceptiques. Toutefois, la vision historique, politique et religieuse est absente. D'où vient cette notion ? Pourquoi s'est-elle si vite répandue ? En quoi ce système holiste est anti-démocratique (on applique sans avoir voté) ? que disent les religions sur ce sujet ? Vous ne trouverez pas ces réponses, dans ce livre, même si vous avez une très bonne vision au plan économique, social et environnemental, sans idées fausses.

## L'écran global



★★☆☆☆

**Gilles Lipovetsky**

*Le Seuil*, 368 p., 22 €

L'époque contemporaine est celle de la prolifération des écrans. L'aventure a commencé il y a plus d'un siècle avec l'écran originel : celui du cinéma. Au moment où, de la télévision à la vidéo, du micro-ordinateur au téléphone mobile, des caméras de surveillance au réseau de la Toile, on assiste à l'avènement de l'écran global, qu'en est-il de cette nouvelle culture d'écrans ? Affirma-

tion de l'avènement de la civilisation de l'écran qui constituerait une mutation culturelle majeure. L'écran est présent en tout lieu et à tout moment : dans les magasins et aéroports, les restaurants et bars, le métro, la voiture... Il est présent à la fois chez nous et sur nous. Les auteurs démontrent que l'esprit cinéma nourrit l'époque moderne et a bouleversé le rapport à la réalité et le regard sur le monde.

La thèse développée ici est que, loin de signer la mort du 7e art, expression que l'on doit à Ricciotto Canudo en 1910, l'époque du tout-écran enregistre la plus grande mutation jamais connue du cinéma. Non seulement celui-ci se métamorphose en hypercinéma autour de trois figures constitutives (excès, « multiplicité », distance), mais il est devenu producteur d'un monde et, partant, d'une vision du monde.

À l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle, tous les autres écrans (télévision, pub, jeux vidéo, vidéo-clips, Second Life...) sont désormais restructurés par la logique de la « pipolisation » et du *star système* et donc par l'hyper-spectacularisation et l'invasion du divertissement dans tous les secteurs de la vie. D'ailleurs, le rapport au monde et à soi n'échappe pas à ce phénomène de l'écran global. Voici que le cinéma est partout, y compris là où il n'est pas : mode, sport, urbanisme, arts visuels, vidéomania généralisée portent l'empreinte de la ciné-attitude.

Faut-il avoir peur de ce nouvel âge écranique ? Dans ce livre s'exprime une autre approche : celle qui considère que les images des temps hypermodernes ne sont pas synonymes d'appauvrissement de la pensée, du sensible, de l'esthétique. Le film civilisationnel qui se joue, ni scénario catastrophe ni happy end, contraint à forger un modèle inédit d'intelligibilité du cinéma, des écrans, et, plus profondément, de la culture qui vient. Le débat iconoclaste-iconodule n'est pas fini.

## L'empire du livre.



★★★★☆

**Alain Boureau**

*Les Belles Lettres, 350 p., 33 €*

L'Empire du livre constitue, après *La Religion de l'État*, le deuxième volume de la série *La Raison scolastique*. Professeur à l'EHESS, Alain Boureau poursuit son cheminement à travers la scolastique dans une volonté de réhabilitation. Un livre passionnant.

Un empire – la domination exercée par la Bible et les autorités – fit naître en retour le rêve d'exercer un pouvoir par l'activité intellectuelle, fondée sur une maîtrise du Livre et matérialisée par les productions de textes. Ainsi s'établit le savoir scolastique. Le présent ouvrage propose une étude du sens et des moyens de l'activité de la pensée de l'Occident médiéval. L'auteur montre d'abord comment se forma une communauté intellectuelle, qui était aussi une corporation sociale, source de promotion et d'exclusion, d'exaltation libre et de dures contraintes. L'institution s'établit autour d'un texte d'enseignement, de commentaires et de débat, les « Sentences » de Pierre Lombard. Un savoir nouveau en terre chrétienne impliquait de maîtriser les éléments de l'héritage religieux et ancestral: la Bible, les principes de la foi et la patristique. Après avoir analysé les techniques textuelles mises en pratique, que sont l'abstraction intellectuelle et son complément, la casuistique, l'analyse universelle et l'élaboration des distinctions, l'historien oppose la formation d'un langage rationnel dans la communauté scolastique au discours institutionnel qui se solidifia, et à la grande

singularité d'une parole individuelle issue de la langue commune.

## L'encre du voyageur



★★★☆☆

**Gilles Lapouge**

*Albin Michel, 260 p., 19 €*

Voici un recueil de textes d'un "écrivain-voyageur" qui permet de découvrir les merveilles cachées du voyage. L'auteur se fait guide pour celui qui aime les arrière-pays, la beauté invisible des choses, les géographies imaginaires ou le bruit de la neige. Gilles Lapouge se réclame de l'école de Karl Kraus: « On ne voyage pas pour voyager, mais pour avoir voyagé ». C'est ainsi que, pour cet écrivain et journaliste né en 1923, un voyage n'existe qu'à l'instant où on le convertit en encre. « Je voyage pour raconter mes voyages », écrit-il. Oui, l'auteur voyage pour en faire des noms, des verbes, des virgules et des participes passés.

Les voyages les plus fameux n'ont-ils pas pris naissance d'abord entre les pages d'un livre? Atlas, relation lointaine, récit mythique d'un Éden inaccessible. Et les plus grands explorateurs n'ont souvent pris la mer que pour chercher à confirmer leurs lectures. Christophe Colomb, avant de lever l'ancre à Palos en 1492, s'était gavé de la Bible, de la Géographie de Ptolémée, de *l'Imago mundi* de Pierre d'Ailly et des récits de Marco Polo. Les missionnaires qui ouvrent le Brésil au XVI<sup>e</sup> siècle, connaissent par cœur les textes des écrivains antiques, Pline le Jeune ou Hérodote. C'est pourquoi ils aperçoivent dans la forêt équatoriale toutes ces amazones. Un voyage n'est que de l'encre. Toute ex-

ploration est le souvenir d'un ancien manuscrit. Un bémol. Emporté par ses enthousiasmes d'encre et de papier, l'auteur se fait avare de rencontres humaines, qui demeurent le véritable sel du voyage.

## Un événement liturgique, le sens du motu proprio.



★★★★☆

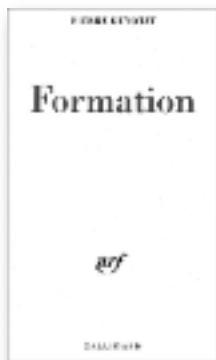
**Marc Aillet**

*Tempora, 140 p., 14 €*

Le 7 juillet 2007, Benoît XVI donnait à l'Église le *Motu Proprio Summorum Pontificum*, accompagné d'une lettre explicative. Analysant les raisons du Motu Proprio, cet ouvrage met en lumière la continuité dans laquelle s'inscrit ce document pontifical.

Fort de ses expériences de prêtre de la Communauté Saint-Martin et de vicaire général du diocèse de Fréjus-Toulon, le Père Marc Aillet présente la liturgie actuelle à la lumière du concept de participation active développé dans la constitution *Sacrosanctum Concilium* du Concile Vatican II. Les richesses particulières que chacune de deux formes du rite latin développe, sont étudiées dans un esprit de vérité et de réconciliation pour répondre à l'appel du Motu Proprio à un nouveau mouvement liturgique afin de sortir de la crise de la liturgie. Un travail de qualité éclairant les fondements théologiques de la liturgie. "Le Motu proprio a pour horizon le projet de réforme de la réforme, c'est-à-dire la redécouverte de l'esprit de la liturgie et la progressive re-sacralisation du culte, en particulier du rite ordinaire".

## Formation



★★☆☆☆

**Pierre Guyotat**

Gallimard, 238 p., 17, 50 €

Au début des Grands Cimetières sous la lune, Bernanos affirme que le petit garçon qu'il fut, dans les "chemins du pays d'Artois, à l'extrême automne", a sa place non pas à l'arrière de lui, comme un souvenir, mais "à la tête" de sa propre vie. "L'heure venue, c'est lui qui rassemblera (...) mes pauvres années jusqu'à la dernière, et comme un jeune chef ses vétérans, ralliant la troupe en désordre entrera le premier dans la Maison du Père."

Pierre Guyotat, lui aussi ici, en appelle à l'enfant qu'il fut, durant la guerre – il est né en 1940 – et dans les années qui ont suivi, dans un village du sud-est de la France. Mais à la différence de Bernanos, il s'interdit cette affectivité. Impavide en apparence, il observe ce petit garçon, écoute sa leçon balbutiante, partage son inquiétude. Ici, la question est de gagner une parole contre le silence, tenir sa propre voix, afin que plus tard elle trouve par la littérature sa mesure. À l'adolescence, il s'aperçoit que: "Plutôt qu'un bégaiement c'est une impossibilité de lancer mes phrases, non pas toutes, mais celles qui débutent par des consonnes dures, je suis chaque fois contraint de préparer la phrase silencieusement dans ma bouche, d'y retourner sept fois ma langue; je ne retrouve d'élocution fluide que lorsque ma phrase a pu passer par ce mâchonnement."

Mais ce que le romancier écrit au présent de l'indicatif, c'est aussi, le récit magnifique, d'une France rurale,

au cœur d'une "petite région limotrophe de l'Ardèche, du Rhône et de la Haute-Loire". Monde disparu de l'Occupation et de la Résistance, vu par les yeux d'un enfant au sein d'une famille "ancienne, catholique et sans fortune". Monde passé de la campagne, des écoles de la République et de ses maîtres, de l'Église avec ses prêtres et ses rites, qui est encore pour peu de temps celui de Bernanos. Monde de la nature, des bêtes, des plantes et de son savoir pratique. De l'enfant qui tente d'habiter son corps, qui remplit sa tête "de mots, d'imaginaires" qu'il fait "venir par la parole", à l'écrivain futur, un lien de mystérieuse continuité existe.

## Fred et Bérénice.



★★☆☆☆

**Alexandre Vialatte**

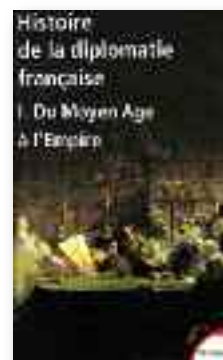
Le Rocher, 140 p., 15 €

Alexandre Vialatte (1901-1977)? Des chroniques saugrenues dans La Montagne et des récits régionalistes: L'Auvergne absolue, L'éléphant est irrefutable. Avec un peu de chance, le lecteur ajoutera: le découvreur de Kafka. L'un des matériaux de prédilection de l'écrivain était le cliché, l'image stéréotypée, le discours pré-cuit, qu'il s'amusait à pervertir, à presser jusqu'à en extraire d'inédites merveilles. Il aurait souri de se voir réduit à ce double ou triple stéréotype. Il le savait: « la gloire est une affaire qui ne concerne plus l'homme auquel elle voudrait s'adresser. Elle consiste à être oubliée. Oubliée de façon personnelle », écrit-il dans une chronique de La Montagne (2 juillet 1963). Sa prédilection va au familier et au dérisoire. Car, si chez Vialatte le banal est mer-

veilleux, la réciproque est vraie, et même l'horreur peut s'avérer débonnaire.

Ce livre retrace l'histoire d'une jeunesse arrêtée à l'heure de Saint-Marcel, petite ville d'Auvergne, dont la douceur de vivre toute champêtre et les menues aventures de chef-lieu de canton vont s'effacer avec la Première Guerre mondiale. Voici le récit d'une jeunesse enchantée au tournant de l'Histoire, quand, en 1918, les Américains débarquent un bel été en libérateurs au fond d'une petite ville d'Auvergne. À la grande joie de Fred qui rêve d'héroïsme, et de Bérénice déjà conquise par les beaux aviateurs américains. Mais comment tomber amoureux quand tout change à toute vitesse? Car la douce France d'antan, qui vivait au rythme des théâtres ambulants et des bals champêtres, vient d'entrer dans le mythe hollywoodien, à l'heure de la modernité et de l'effervescence... et les cœurs et les esprits s'égarer. Pour renaître à eux-mêmes, les jeunes aventuriers se mettent alors en quête d'une nouvelle terre d'Éden. Un voyage à travers l'Histoire et le rêve, qui revêt la douceur inoubliable du conte de fées.

## Histoire de la diplomatie française



★★☆☆☆

**Collectif**

Perrin, 636 p., 12 €

Toute l'histoire de notre Nation s'est construite par rapport à celle de ses voisines et des grandes puissances. Si la France a cédé parfois au rêve de la conquête, sa diplomatie a toujours oscillé entre l'équilibre et le mouve-

ment. La puissance des idées a relayé celle des armes au service d'une même quête de rayonnement et d'universalité, dans la fidélité successive au Roi, à la Révolution et à la République. L'ambition de ce livre est triple: analyser le rôle de la diplomatie dans la marche des affaires, en expliquer le fonctionnement et en retracer les péripéties, autant que les spécificités. Dans ce premier tome, se dessine l'exigence majeure poursuivie par la France – depuis les serments de Verdun jusqu'à Talleyrand en passant par Charles VIII, Mazarin et le traité de Westphalie – d'équilibre et de mouvement. Derrière ces figures de proue, le rideau est levé sur les ambassadeurs, consuls et autres serviteurs d'une administration aussi mystérieuse que réputée, et dont la croissance reflète celle de l'État. Les meilleurs spécialistes se sont partagé la tâche: Françoise Autrand et Philippe Contamine ont traité du Moyen Age; Lucien Bély, des Temps modernes; Thierry Lentz, de la période révolutionnaire et de l'Empire. Une chronologie commentée, une cartographie et une bibliographie sélective sont autant de guides supplémentaires pour comprendre les rouages et démonter les ressorts.

### Individu et communauté, une crise sans issue? .



★★★☆☆

**Thibaud Collin**

Mame edifa, 180 p., 14 €

Les observateurs de notre société – sociologues, journalistes, politiques, etc – sont unanimes pour reconnaître le développement du « communautarisme ». Dans le même temps, les mêmes ne cessent de diagnostiquer

un « individualisme » croissant. Ces deux constats sont-ils en contradiction? Thibaud Collin y voit au contraire deux aspects complémentaires d'une même réalité: la crise du lien humain. Quel individu pour quelle communauté? Cette question, avant de voir comment elle se pose aujourd'hui, l'auteur l'envisage à partir des textes fondateurs de la philosophie qui aident à mesurer les enjeux mais aussi à comprendre la légitimité de son traitement philosophique.

À la lumière de la philosophie et de l'histoire des idées, l'auteur explore les raisons anthropologiques, politiques, morales, religieuses de cette évolution. Pour cela, il sonde la transformation de l'idéal citoyen -défini par Rousseau, mis en œuvre sous la troisième République, et renouvelé à l'issue de Mai 68. La crise du lien social se dessine comme conséquence (et symptôme) de l'effondrement du salut de l'homme – du citoyen – par le politique. De là, de nouvelles pistes sont à défricher pour retrouver la véritable amplitude de l'être humain. Une réponse claire et construite face à une réalité qui interpelle: la crise du lien social.

### Je m'appelle François



★★★☆☆

**Charles Dantzig**

Grasset, 315 p., 18,90 €

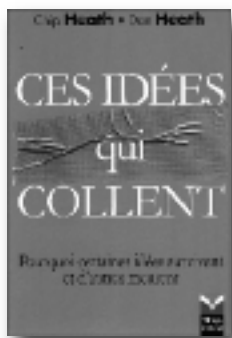
Qui n'a jamais été tenté de se faire passer pour quelqu'un d'autre? Qui ne s'est jamais senti l'âme d'un usurpateur? François Darré est-il un mythomane, un mystificateur, un imposteur, voire un aigrefin? Il en a toutes les apparences. Né au cœur du quartier-monde français il n'a eu de cesse qu'il

n'atteigne le grand monde. Quand il quitte Tarbes, c'est ce qu'il est convenu d'appeler un pauvre gosse: père volatile et mère volage. Quelques années plus tard, il a fait la conquête de Paris, et tutoie Hollywood. Car entre-temps, instruit par son grand-père le garçon a multiplié les escroqueries. Les combines mirobolantes existent dans la tête des hommes. Il suffit d'y croire pour faire croire. La fortune de François gonfle à proportion de sa tête. Aux États-Unis, il fait des affaires, fraye avec les vedettes de cinéma, les promoteurs. Son visage paraît dans les magazines people. Mais François tombera sur plus filou que lui pour quelques peccadilles, parce que la chance est une intermittente du spectacle. Mais la prison ne sera pour François qu'une nouvelle étape dans son parcours, une expérience dont il tirera succès et gloire.

Chronique caractéristique de notre temps d'imposture, ce roman décrypte en même temps qu'il raconte les mécanismes qui font d'un quidam un « people ». Les médias autant que la crédulité des hommes y sont pour beaucoup. On navigue entre les lieux de fêtes ou de farniente de la jet-set internationale. Au moyen d'une écriture dense qui circonscrit bien l'histoire d'un homme en fuite de lui-même, l'auteur s'interroge d'abord sur l'identité, sa construction et ses métamorphoses et plus profondément sur la réalité: les patronymes, les cartes de visites, les titres et les fonctions, les appartenances aux cercles et autres clubs, autant d'armures pour dissimuler la vérité de soi. Ce faisant, l'écrivain pose aussi la question du romancier dont la vocation est de mystifier. À chacune de ses opérations mirobolantes, François s'invente un patronyme. Tel Balzac, ou Simenon, il est successivement d'Array, Delamothe, Casiraghi, etc. Ainsi, il offre à ses interlocuteurs, une facette du kaléidoscope qui lui tient lieu de visage, mais aucun ne le voit tel qu'en lui-même. Un roman sur l'identité et ses métamorphoses.



## Ces idées qui collent



★★☆☆☆

### Chip Heath - Dan Heath

Village mondial, 300 p., 25 €

Qu'est-ce qui rend les cours de ce professeur si passionnants au point que son amphithéâtre est toujours plein (et celui de son collègue toujours vide...)? Comment ce manager s'y prend-il pour être aussi persuasif? Qu'est-ce qui fait qu'un message de santé publique nous frappe durablement? Pourquoi certaines idées (fausses) ont la vie si dure? Et certaines idées (brillantes) le destin d'étoiles filantes? Bref, qu'est-ce qui fait qu'une idée "colle" ou meurt...?

Les deux frères Heath, Chip et Dan, chacun à partir de sa propre expérience, l'un d'éditeur, l'autre d'enseignant, ont réfléchi à ce qui fait qu'une idée adhère à la réalité et à la société. Les proverbes, les légendes urbaines, les idées reçues leur ont fourni un matériau particulièrement riche de réflexions et d'exemples. Ils en ont acquis la conviction que certaines idées possédaient des caractéristiques qui les rendaient "collantes", et qu'en étudiant leur structure on pouvait concevoir des idées qui marquent les esprits et qui durent.

Six principes doivent guider ceux qui cherchent à faire passer leurs messages. La simplicité: il faut savoir hiérarchiser et exclure. L'imprévisibilité: il faut savoir déjouer l'intuition pour créer l'intérêt et la curiosité. La «concrétude»: être concret, parler aux sens, expliciter les choses en termes d'actions. La crédibilité: cet item doit résider dans les idées elles-mêmes. L'émotion: pour savoir il faut bien choisir les ressorts sur lesquels

on veut jouer. Le récit ou les histoires: elles permettent de mémoriser l'idée et la rendent plus vivante.

Ces six principes, déclinés tout au long du livre, doivent contrecarrer ce que les auteurs appellent la "malédiction du savoir". Autrement dit, le fait que nous tenions pour évidents les messages que nous voulons faire passer! C'est pourquoi ces six principes devraient constituer la feuille de route de tous ceux qui cherchent à créer ou transmettre des idées ou un savoir.

## Le Regard vide.

essai sur l'épuisement  
de la culture européenne



★★★★☆

### Jean-François Mattéi

Flammarion, 301 p., 20 €

«La vérité est que Mozart, Pascal, l'algèbre de Boole, Shakespeare, le régime parlementaire, les églises baroques, Newton, l'émancipation des femmes, Kant, Marx, les ballets de Balanchine, etc., ne rachètent pas ce que cette civilisation particulière a déversé sur le monde. La race blanche est le cancer de l'humanité», écrivait en 1967 la féministe américaine Susan Sontag au cours d'une diatribe qui allait participer de cette longue croisade entreprise contre une Europe accusée d'«ethnocentrisme» et dont la vogue de la repentance est un des derniers avatars. Depuis donc plus de trente ans (une génération) on nous rabat avec les erreurs de l'homme blanc. La culpabilité gangrène cet homme, au plus profond de lui mais aussi l'entreprise et la société à travers notamment les médias.

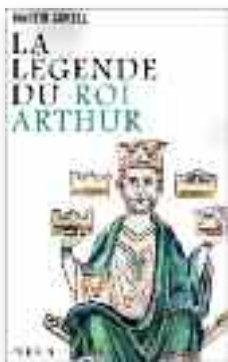
Paradoxalement, ceux-là même qui honnissent l'Europe témoignent encore par ce trait de leur appartenance à l'Occident. Car ce qu'a inventé de plus étonnant l'esprit européen est bien cette radicalité critique qui peut aller jusqu'à la haine de soi. Telle est une des affirmations de l'auteur dans cet essai sur l'épuisement de la culture européenne. «Épuisement», le diagnostic n'est pas nouveau. On le trouve chez Rousseau, Nietzsche, Spengler, Paul Valéry ou, plus près de nous, chez Milan Kundera, Marc Fumaroli ou Alain Finkielkraut. Mais pour Jean François Mattéi, qui enseigne la philosophie à l'université de Nice-Sophia-Antipolis, cet épuisement n'est pas seulement lié à une perte de puissance mais aussi au venin de l'autodépréciation qui s'est emparé de ces élites incapables d'assumer ce que l'auteur ne craint pas de nommer la «supériorité» de l'Europe, laquelle n'est pas seulement d'ordre scientifique ou politique mais avant tout d'ordre intellectuel et spirituel.

Depuis l'essor de la raison grecque jusqu'aux Lumières, en passant par ce qu'il appelle «la greffe chrétienne», l'Europe a été le continent de la conquête la plus éminente qui soit: celle de la pensée. «Il y a dans l'histoire occidentale, comme dans toutes les autres, des atrocités et des horreurs, mais il n'y a que l'Occident qui a créé cette capacité de contestation interne, de mise en cause de ses propres institutions et de ses propres idées, au nom d'une discussion raisonnable entre êtres humains qui reste infiniment ouverte et ne connaît pas de dogme ultime», écrivait le philosophe d'extrême-gauche Cornelius Castoriadis, que cite l'auteur qui plaide pour un humanisme européen intégrant les héritages d'Athènes, de Rome et de Jérusalem. Bref, le philosophe défend, avec brio et de manière argumentée et convaincante, deux mille ans de civilisation européenne.

C'est seulement en se réappropriant ses propres traditions que l'homme européen parviendra à sortir d'une époque marquée par «un présent sans présence, un passé sans mémoire et un

avenir sans espoir». Un essai courageux qui transgresse le culte morose de l'autodénigrement. Un livre plus réactionnaire qu'il y paraît. Il offre des arguments pour la défense de la culture occidentale et ouvre des perspectives pour la survie de celle-ci, car même au fond du puits il y a toujours un rayon de lumière.

## La légende du roi Arthur



★★★★☆

**Martin Aurell**

*Perrin, 230 p., 26 €*

Le roi Arthur est au cœur d'une des légendes les plus populaires de l'Occident, une source inépuisable d'inspiration pour écrivains, artistes et cinéastes. Mais on se pose encore de nombreuses questions sur son identité. Arthur fut-il un chef de guerre celte combattant, vers 600, les envahisseurs anglo-saxons de la Grande-Bretagne ou bien une divinité païenne, assimilée par sa force colossale à l'ours? Les historiens peinent à répondre.

Ce n'est, en effet, qu'à partir du IXe siècle qu'Arthur devient un personnage « historique », le paladin de la résistance des Celtes de Grande-Bretagne contre les Germains venus du continent. Trois siècles plus tard, il incarne le conquérant du nord de l'Europe. On le dit disparu dans l'île mystérieuse d'Avalon où des fées aimantes pansent ses blessures. Dès lors, la légende prend son essor: Chrétien de Troyes entre autres romanciers s'en empare; Merlin et les chevaliers de la Table ronde y occupent les premiers rôles.

L'auteur, en revisitant la légende arthurienne, explore le terreau social

où elle naît et se développe. Croisant fiction et réalité, l'historien livre ici une étude excellente de son instrumentalisation politique et religieuse au Moyen Age. Chemin faisant, il s'intéresse aux auteurs des récits, à leurs mécènes, comme aux bardes, jongleurs et autres interprètes qui la diffusent. Croisant fiction et réalité, il analyse en historien de l'idéologie et de la propagande politique l'instrumentalisation d'un récit imaginaire pourtant bien ancré dans la plus réelle des histoires.

Le roi Arthur n'a sans doute jamais existé. Il est pourtant l'une des figures de l'imaginaire médiéval. Parti sur ses traces, l'historien en tire un livre fascinant. Outre la qualité de la documentation et la clarté de la synthèse, il faut souligner l'art du récit. L'auteur "raconte" aussi bien l'histoire réelle que l'histoire imaginaire, sans jamais réduire la légende à des explications balourdes, et sans jamais embarquer l'histoire dans des navigations incertaines. Une œuvre magistrale.

## Jean-Paul II, héritage et fécondité.



★★★★☆

**Michel Boyancé**

*Parole et silence, 173 p., 15 €*

Pourquoi proposer un nouveau livre sur Jean-Paul II, alors qu'il en existe déjà plusieurs, et même d'excellents? En réalité, le présent ouvrage reprend une série de conférences tenues à Paris, en 2006. C'était l'occasion, après la mort du Saint-Père polonais, de revenir sur un pontificat extrêmement riche, non pour en explorer tous les aspects, comme le feront peu à peu les histo-

riens, mais pour livrer un témoignage de philosophes qui ont beaucoup reçu de lui. Ils peuvent d'ores et déjà dire, même si ce n'est qu'à vues humaines, que l'héritage légué par Jean-Paul II est aussi d'une grande fécondité pour l'avenir de nos sociétés.

Le Christ s'est incarné dans l'histoire humaine. Ceux qui le suivent ne peuvent donc s'en désintéresser. Jean-Paul II, en disciple du Christ, médite sur cette histoire et plus particulièrement sur le XXe siècle. Il médite sur le mal qui se déploie abondamment dans le devenir de l'humanité et sur le salut qui s'y déploie surabondamment. Jean-Paul II a pour ainsi dire traversé ce siècle. Il est, à lui tout seul, un condensé de l'histoire européenne. Né juste après la première guerre mondiale, il entre dans l'âge adulte sous l'occupation nazie et devient prêtre au début du régime communiste. Devenu pape, il est confronté à des revendications formulées dans le langage d'une démocratie libérale qui a de plus en plus de mal à reconnaître ses limites.

Quel est le fil conducteur entre ces trois phases pourtant si hétérogènes? Par l'exercice de sa conscience historique, Jean-Paul II l'identifie comme la présence des « idéologies du mal ». On pourrait dire qu'il cherche à poser un diagnostic afin de proposer une thérapie. Or le diagnostic contient en lui-même sa thérapie. En effet, Jean-Paul II reprend la définition du mal comme privation de bien. La révolte spirituelle est à la racine des « idéologies du mal ». Dit autrement, la racine la plus profonde des idéologies du mal qui se sont déchaînées au XXe siècle, réside dans le refus de recevoir de Dieu la mesure du bien et du mal. Or le mal n'a pas d'existence propre. Il est dans son être même, dépendant du bien. Cela signifie que le mal n'est jamais absolu, il est toujours bordé puisqu'inhérent à un être qui est tendu vers le bien. Jean-Paul II peut par là méditer sur le mal sans jamais tomber dans une désespérance, attitude dans laquelle sombrent certains de nos contemporains avec une mortifère délectation.